

occupée les bâtiments du monastère et les maisons qui l'entouraient.

Seul, le village avait été épargné.

Les terres furent de nouveau labourées et ensemencées, mais ni l'église, ni le monastère ni furent reconstruits, les moines s'étaient aussitôt retirés dans une abbaye voisine, du même ordre que le leur, et où l'abbé leur offrit une fraternelle hospitalité.

La sorcière ne survécut pas longtemps à cette odieuse vengeance, la mesure de ses crimes était comblée; comme elle avait traité la contrée, elle fut traitée elle-même: Lucifer, auquel elle avait vendu son âme, l'étrangla dans une nuit d'orage.

Elle se défendit avec acharnement, et l'on entendit longtemps ses hurlements; enfin ses volets, toujours hermétiquement fermés jusque-là, volèrent en éclats, un globe de feu, environné d'une multitude de chauves-souris et de hiboux, s'élança hors du taudis et disparut dans les profondeurs de la forêt.

Le matin, les personnes assez courageuses pour s'approcher de ce lieu maudit aperçurent par la fenêtre, un cadavre racorni et calciné, étendu sur le sol, jonché de plumes ensanglantées; le visage de la sorcière était aussi noir que son âme; une longue meche de cheveux serrait son cou, le corbeau, piétinant son odieux visage, dans lequel il enfonçait ses serres d'acier, se repassait de ses yeux arrachés de leur orbite, et le crapaud achevait de dévorer sa langue, percée comme par l'application d'un fer rouge.

Quelques heures plus tard, plumes cadavre et animaux immondes avaient disparu.

Le Conseil du village décida alors de faire raser cette abominable maison, afin qu'aucune autre sorcière ne vint désormais y habiter, mais quand les ouvriers envoyés pour la renverser arrivèrent, munis de pics et de haches, ils reculèrent avec effroi.

A l'angle de la fenêtre et accroupie sur un escabeau, une sorcière plus hideuse encore que celle qu'elle remplaçait, filait sa quenouille, chargée de laine noire, et les regardait d'un œil vitreux comme celui d'un mort, avec un effroyable sourire.

(A continuer.)

LA FÉE NOIRE.

CONTE.

Il y a des Fées roses qui nichent parmi les fleurs, et des blanches Fées qui flottent à l'état de diaphanes nuagillons au milieu de l'azur du ciel.

Il y a des Fées bleues dans les nuits éclairées par la lune,—des Fées vertes sur les sables cristallins du fond des rivières, des Fées violettes modestement tapies sous les mousses des bois.

Il y a des Fées jaunes...il y a des Fées rouges...il y a des Fées tricolores...il y a des Fées enfin de toutes les couleurs.

Voire même des Fées noires.

O mon Dieu...oui...c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

Des bonnes et pauvres Fées noires, qui voltigent invisiblement dans l'atmosphère embrasée des colonies, qui sont les charmantes protectrices de la enso en bambon, qui soutiennent et consolent les malheureux nègres, et qui, sur toutes les plaies saignantes sous le fouet du planteur impitoyable, laissent tomber de leurs beaux yeux attendris des larmes douces et fraîches qui s'y transforment en un baume divin!

L'une d'elles, m'assurait-on l'autre jour, la plus poétique de toutes, vient d'inspirer tout dernièrement encore un livre magnifique, une sorte d'Évangile noir, que vous avez lu sans doute et qui s'appelle la *Casé de l'Oncle Tom*.

On va même jusqu'à prétendre, mais cette dernière faveur ne récompense que le vrai mérite, on va même jusqu'à prétendre que lorsqu'un nègre favori des Fées noires vient s'affranchir en Europe, l'une d'elles se détache aussitôt de la bande coloniale, traverse les mers sans quelque légère conque de nacre étincelant, débarque n'importe où sans le moindre passeport, et veille ici sur la liberté du transfuge comme elle veillait là-bas sur son esclavage.

Telle était du moins la foi profonde de Bob le noir.

Bob le noir était le plus fidèle serviteur du général d'Apréval, intrépide colon de l'île de France, qui était accouru à la première nouvelle de l'invasion étrangère pour combattre et s'il le fallait mourir sous les drapeaux de la mère-patrie.

L'armée que commandait Bonaparte guerroyait alors dans la Lombardie; on était à la veille de la bataille de..... peu importe le nom, en l'ou en o, de la bataille...Nous ne faisons pas ici de l'histoire.....il s'agit tout bonnement d'un conte.

A l'aube naissante, le général était debout...le général piétinait comme un cheval impatient...le général boutonnait déjà son brillant uniforme.

Il appela Bob.

Car Bob l'avait suivi partout. Bob ne le quittait jamais.

Un instant s'écoula sans réponse, puis le noir.

Mais lent, hagard, triste.

—O mon Dieu!...s'écria plaisamment le jeune général. Qu'avez-vous donc ce matin, maître Bob...vous d'ordinaire si enthousiaste, si gai, si triomphant...dès qu'on sonne le boute-selle pour la bataille?

—C'est que jusqu'à ce jour, monsieur, j'ai toujours été certain d'avance qu'il ne vous arriverait pas malheur...

—Vraiment...et aujourd'hui?...

—Aujourd'hui...je viens de voir en songe la fée noire!

—Bah!...allons, vieux rêveur...raconte-moi ce que t'a dit la Fée noire...mais en m'agrippant vite mes épaulettes...

Bob s'exécuta évidemment à contre cœur, et ce fut avec un accent plus sombre encore qu'il répondit à voix basse:

—Elle ne m'a rien dit, maître, mais elle était couverte d'un voile de deuil!

—Parbleu!...ricana d'Apréval...ce doit être sa couleur favorite...Passe-moi mon ceinturon?

—C'est un présage de mort...je vous en supplie, maître...trouvez un prétexte pour

rester au camp...

—Un jour de combat...y songes-tu...mon sabre?

—Maître...au nom de votre femme au nom de votre fille!

A ces mots, le général pâlit tout-à-coup, et, comme chancelant sous ce choc inattendu, il fut s'asseoir à quelques pas de là, la tête penchée sur sa poitrine, le front songeur, l'œil bientôt humide.

Les mains jointes toujours, et dans l'attitude de la prière, le Nègre l'observait en silence.

Mais l'émotion du jeune capitaine ne fut que de courte durée.

Il releva la tête au bout de quelques secondes, il secoua sa longue chevelure au vent, et d'un ton résolu quoique plein d'émotion encore:

—Nous sommes tous les deux! reprit-il avec un sourire contraint. Je suis un soldat, et la réflexion ne m'est pas même permise lorsqu'il s'agit de mon devoir...Plus un mot donc...et donne-moi mes pistolets...je le veux!

Le vieux serviteur comprit qu'il n'y avait plus rien à répondre.

Et d'une main il passa les pistolets, tandis que de l'autre il essuyait à la dérobée ses larmes.

Le général n'ajouta pas un mot non plus.

Mais il embrassa Bob, car il ne le considérait plus depuis longtemps comme un valet, car il l'aimait presque ainsi qu'un ami.

Quelques minutes après, le général d'Apréval faisait piaffer son cheval de bataille à la tête de sa brigade et l'armée française s'élançait en avant.

II.

Bob un instant resta immobile, atterré.

Puis, mu tout-à-coup par je ne sais quelle étrange inspiration, il se prit à courir follement sur les traces de son maître.

Une première fois il le vit passer superbe, et bravant la mort, à travers les tourbillons de la mitraille et de la fumée.

Les balles et les boulets pouvaient également atteindre le pauvre nègre inoffensif, mais Bob n'y songeait pas. Le dévouement à sa bravoure ainsi que l'amour de la patrie.

Il alla toujours.

Bientôt, hélas! il entrevit une seconde fois la brigade d'Apréval lancée à fond de train...Mais un autre officier supérieur la commandait...Mais le jeune et bouillant général ne brandissait plus son sabre victorieux à la tête de ses soldats.

(A continuer.)

JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE

Publié tous les Jendis à Ottawa, Ont.,

par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT:

Un an..... \$0.50
Six mois..... 0.35
Un numéro..... 0.02

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc. devront être adressés au somnigné.

P. NAP. BUREAU,

170 1/2 rue Sparks, Ottawa.